

François PINEL

**LES LETTRES ORIENTALES DE FLAUBERT À SA MÈRE
(OCTOBRE 1849 – FÉVRIER 1851):
LA RHÉTORIQUE ÉPISTOLAIRE À L'ÉPREUVE D'UNE RELATION ALIÉNANTE**

... si l'on parle de genres d'homme, j'appartiens à celui qui est fidèle à une seule femme, celle à qui sont attachés les souvenirs les plus lointains.¹

Cinquante lettres pour pallier seize mois d'absence. L'horizon oriental comme point de fuite. Mais sans cesse le souvenir d'une femme – au cœur et dans la lettre. Des préparatifs de départ, depuis Paris – en octobre 1849² – jusqu'aux lettres de Grèce³ en février 1851, de la tristesse enivrante des adieux⁴ jusqu'aux trépignements précédant les retrouvailles⁵, l'écriture épistolaire de Flaubert est ancrée dans la figure maternelle.

Ce voyage en Orient concrétise le désir de s'affranchir des contingences de la relation passionnelle. Des plus laconiques, le dernier billet adressé à Louise Colet date du 25 août 1848. Meurtri par les exigences de la femme amoureuse, l'homme de lettres n'a d'autre ambition que de se griser de « bouquins et de style »⁶. Mais il ne parvient pas à se départir d'une certaine forme d'aliénation intime. Un cordon épistolaire le relie à sa mère. « Tu me rappelles, je reviens »⁷ lui promet-il. C'est pourquoi elle apparaît dans les lettres de voyage comme l'axe central de ses prises de conscience – et de ses remords.

Flaubert adopte dès lors une rhétorique à même de rassurer, d'exprimer ses sentiments, et de représenter l'expérience de la distance. Pragmatique, il administre à sa mère le mode jussif à la manière d'un remède contre la neurasthénie. Éloquent, il cultive les constructions emphatiques pour modaliser les difficultés de la séparation. Sensible, il met en image l'absence et ses maux afférents. Ses lettres se révèlent riches des perspectives de l'autorité filiale, de la démesure affective et d'un art de la parole curative.

1. Compton-Burnett, I., *Mère et Fils*, U.G.E, 1983, coll. 10/18, p. 23.

2. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Correspondance*, éd. Jean Bruneau, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972-1998, quatre volumes parus, désormais abrégée en *Corr.* I, p. 514.

3. Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr.* I, p. 743- 748.

4. Flaubert, G., *Voyages*. Texte établi et présenté par René Dumesnil. Société Les Belles Lettres, 1948, 2 vol., t. 2, p. 10-12.

5. Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr.* I, p. 748.

6. Lettre à Ernest Chevalier, 3 octobre 1848, *Corr.* I, p. 503.

7. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

L'autorité filiale

À ce propos, pauvre vieille, tu ferais bien, pauvre vieille, de mettre un peu plus d'ordre dans les tiennes. [...] Aie comme moi un registre sur lequel tu écriras leur ordre pour ne pas te tromper.⁸

Écrire pour obéir à la nécessité de maintenir coûte que coûte une proximité mise en péril par la séparation. Obéir en écrivant à l'autre autant qu'il le souhaite, ou du moins dans la mesure de ce que l'on pressent de ses attentes. Tels sont les termes contradictoires – sinon antithétiques – du débat inscrit par Flaubert au cœur de sa correspondance orientale. Passant du statut d'homme « gardé comme une jeune fille »⁹ à celui de fils absent, l'écrivain se retrouve face à une femme fragilisée¹⁰. Il se doit de freiner ses inquiétudes. Aussi a-t-il recours à la modalité jussive pour imposer ses idées et marquer sa supériorité morale.

L'impératif : un remède contre l'angoisse

... l'angoisse se manifeste sensiblement dès le premier abord comme se rapportant – et d'une façon complexe – au désir de l'Autre.¹¹

Mouvement rhétorique fondamental dans l'expression de l'autorité¹², la modalité jussive est à l'honneur dans les lettres à la mère. Les ordres reflètent le tempérament dominateur de Flaubert. Intimer, commander, défendre sont ses schémas directeurs. « Dis-moi comment tu vas »¹³, « Parle-moi de toi, de tout, de ta maison »¹⁴, « parle-moi de toi, de ta vie, de tout ce qui se passe »¹⁵ scande l'écrivain à longueur de lettres – afin de faire prendre des mesures à sa mère, et ce faisant de parer à son abattement. Catégorique car inquiet de la savoir sans lui, il emploie toutes les nuances du mode jussif. De la parole apaisante à la prescription de santé, du conseil à l'ordre, il modalise avec force sa pragmatique. Embarras physiques, gênes morales, difficultés matérielles, colères sentimentales, douleurs existentielles et névroses d'angoisse, ces énoncés sont directement tournés vers la vie intime de sa mère.

Afin d'affronter ces épreuves, Flaubert utilise l'impératif comme un anxiolytique. « Tranquillise-toi »¹⁶ assène-t-il depuis Le Caire. Cette ordonnance est à la fois préventive – « ne te tourmente pas par avance, sois sans crainte »¹⁷ – et curative – « apprend, pauvre

8. Lettre à sa mère, 17 juillet 1850, *Corr.* I, p. 651.

9. Lettre à Louise Colet, 5 septembre 1846, *Corr.* I, p. 329.

10. Lettre à sa mère, 24 mars 1850, *Corr.* I, p. 610.

11. Lacan, J., *L'Angoisse*. Éditions du Piranha, 1982, t.2, p. 389.

12. Pinel, F., *Le rapport au féminin et l'espace épistolaire dans la Correspondance de Gustave Flaubert*. Thèse de Littérature Française - Littérature du XIX^e siècle, Université de Nice - Sophia Antipolis, 2001, p. 231.

13. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

14. Lettre à sa mère, 14 février 1850, *Corr.* I, p. 589.

15. Lettre à sa mère, 22 avril 1850, *Corr.* I, p. 614.

16. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 553.

17. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

vieille, qu'il n'y a, dans le désert, ni ophtalmie, ni dysenterie, ni fièvre»¹⁸. Elle a toujours pour horizon des retrouvailles prochaines : « aie bon espoir »¹⁹. Médecin à distance, l'écrivain confirme le traitement – « soigne-toi bien »²⁰ –, suit l'évolution des maux – « Parle-moi de ta santé [...]. Ne me cache rien. As-tu été reprise de tes crachements de sang ? Et les migraines ? [...] ne pleure pas »²¹ –, finalise son diagnostic : « Porte-toi bien, soigne-toi bien, arrive-moi dodue et grasse »²². Autorité tutélaire, il adresse à sa mère pléthore d'impératifs afin de la soutenir. Et ce, du début jusqu'à la fin de son voyage. « Prends courage [...] Lis, tâche de lire, occupe-toi ; embrasse bien la petite fille [...] Ne te mets donc pas le cœur à la presse ; parle de moi, tâche qu'on en parle. Dis au père Parain »²³ planifie-t-il depuis Marseille, avant d'embarquer pour Malte. Près de deux ans plus tard, à Athènes, le ton reste le même – « voyons, avoue-le, vieille jalouse, faites une petite risette. [...] Réfléchis, je t'en prie, à tout cela. Sois sûre de ce que je te dis ; emmène ce pauvre vieux père Parain »²⁴ – à l'idée que sa mère, si elle le rejoint en Italie, sera un facteur d'inertie.

Catégorique, l'épistolier repousse grâce à l'impératif aussi bien le non-dit – « Ne me cache rien »²⁵ – que l'excès : « Adieu, sois toujours raisonnable »²⁶. Il préside le quotidien – « Ne fais pas cela (dîner seule), crois-moi. [...] mets-toi en pension chez eux (l'oncle Parain) »²⁷ – comme la thématique épistolaire : « Parle-moi de la petite, de ta maison, etc. »²⁸. Ce pragmatisme ne se révèle jamais autant que dans les invitations à l'écriture. C'est dire combien la lettre, à l'image d'un sablier, remplit Flaubert d'assurance à mesure qu'elle libère sa mère de l'angoisse. « Écris-moi des volumes, dégorge-toi »²⁹, « Écris-moi beaucoup, le plus que tu pourras »³⁰, « Écris-moi de bien longues lettres. [...] Écris-moi au Caire »³¹, « écris-moi donc de plus longues lettres. Dis-moi tout ce qui se passe »³², « Écris-moi donc plus longuement. Mets-y-toi à plusieurs reprises si tu veux »³³, « Écris-moi tout de suite à Athènes »³⁴, « écris-moi tout ce que tu penses, tout ce qui se passe en toi, ou autour de toi, même d'insignifiant »³⁵ répète inlassablement le voyageur entre Paris et Constantinople.

Soucieux d'action et de réussite de l'action, Flaubert trouve dans l'impératif le moyen de communiquer efficacement ses attentes et ses désirs. « Allons, sacré nom de Dieu, remonte-toi un peu, « tu te manges le sang », « tu ne te fais pas de raison » »³⁶ s'emporte-t-

18. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 550.

19. Lettre à sa mère, 27 octobre 1849, *Corr.* I, p. 516.

20. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

21. Lettre à sa mère, 3 novembre 1849, *Corr.* I, p. 523.

22. Lettre à sa mère, 18 janvier 1851, *Corr.* I, p. 738.

23. Lettre à sa mère, 2 novembre 1849, *Corr.* I, p. 521.

24. Lettre à sa mère, 18 janvier 1851, *Corr.* I, p. 738.

25. Lettre à sa mère, 22 novembre 1849, *Corr.* I, p. 531.

26. Lettre à sa mère, 18 janvier 1850, *Corr.* I, p. 579.

27. Lettre à sa mère, 28 octobre 1849, *Corr.* I, p. 517.

28. Lettre à sa mère, 23 février 1850, *Corr.* I, p. 591.

29. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

30. *Ibid.*

31. Lettre à sa mère, 17 novembre 1849, *Corr.* I, p. 530.

32. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 553.

33. Lettre à sa mère, 3 février 1850, *Corr.* I, p. 585-586.

34. Lettre à sa mère, 15 décembre 1850, *Corr.* I, p. 723.

35. Lettre à sa mère, 23 février 1850, *Corr.* I, p. 591.

36. Lettre à sa mère, 17 mai 1850, *Corr.* I, p. 623.

il entre Kaft et Keneh. L'épistolier utilise l'ordre comme un mode de canalisation intellectuelle et physique d'un féminin aussi prompt à céder à l'affolement qu'à s'affaiblir dans la maladie. Ce faisant, fils siamois, il témoigne par la lettre de jussion de l'amour extrême qu'il porte à sa mère.

La démesure sentimentale

... oh ! pauvre vieille, tu m'aurais vu arriver le soir vers toi porté par un nuage.³⁷

L'épistolarité familiale est souvent affaire d'inflation affective – pour signifier le pire, comme le meilleur. Flaubert respecte cet attendu dans les lettres orientales. À ceci près que sa personnalité excessive charge tout particulièrement le trait de l'amplification.

Le fait d'être hors des limites de son cabinet et de la vie maternante le conforte dans l'idée qu'il faut – afin de se rendre fictivement présent – forcer le ton de l'attention. Afin de déclamer son amour filial, il émaille son écriture tantôt d'expressions fortes – « J'ai quelquefois soif de toi »³⁸ assure-t-il – tantôt d'images à caractère substitutif – embrasser par la plume³⁹. Aussi les lettres à Madame Flaubert se caractérisent-elles par une dynamique de l'emphase et une modalisation hyperbolique de la séparation.

Comme dans les lettres à Louise Colet où – lorsqu'il s'agit de conjurer l'absence – l'écrivain emploie des formules stylistiques basées sur la répétition⁴⁰, les lettres à la mère sont riches d'accumulations. Qu'elles soient adjectivales ou adverbiales, verbales, lexicales ou typographiques, elles relèvent toutes d'un souci expressionniste.

La surdétermination de l'appellatif maternel

L'appellatif « ma vieille » et ses dérivés se révèle récurrent dans les lettres orientales. Signe d'une extrême familiarité avec la destinataire, il rend compte d'une certaine confusion des registres d'écriture à l'amante⁴¹ et à la mère. Dans un cas comme dans l'autre, les variantes sont d'ordre adjectivales et substantivales. Au sens psychologique du terme, Flaubert surdétermine l'appellatif maternel. C'est-à-dire qu'il le spécifie par plusieurs facteurs s'additionnant. Lesquels expriment toutes ses contradictions sentimentales – depuis la tendresse jusqu'à l'amour total.

À l'image des appellatifs « coletiens », le séduisant substantif « chérie » adoucit le caractère dépréciatif de « pauvre » et péjoratif de « vieille ». Au gré des fluctuations affectives, Madame Flaubert oscille entre le statut compassionnel de « vieille »⁴²,

37. Lettre à sa mère, 17 novembre 1849, *Corr.* I, p. 526.

38. Lettre à sa mère, 18 janvier 1850, *Corr.* I, p. 579.

39. Lettre à sa mère, 12 mars 1850, *Corr.* I, p. 600.

40. Pinel, F., *Le rapport au féminin et l'espace épistolaire dans la Correspondance de Gustave Flaubert*, *op. cit.*, p. 257.

41. *Ibid.*, p. 243-244.

42. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 553.

« pauvre vieille »⁴³ et celui plus avantageux de « pauvre chérie »⁴⁴ voire de « pauvre vieille chérie »⁴⁵. Toujours prompt à la surenchère appréciative, Flaubert procède par effets de combinaison semelfactive ou itérative.

Stratège de l'accouplement lexical, il modalise son attachement en optant pour des épithètes hyperboliques – « pauvre vieille adorée »⁴⁶, « pauvre chère vieille adorée »⁴⁷ – et des expansions juxtaposées – « pauvre vieille mère, unique chérie de mon coeur »⁴⁸ – ou non : « pauvre vieille chérie de ton fils qui t'aime »⁴⁹.

Grandiloquent, il a recours au procédé de la répétition afin de dynamiser son expressivité. Il conjugue l'appellatif à tous les temps de l'attendrissement. L'épithète dépréciative « pauvre » détermine les substantifs « vieille », « mère », « chérie » tantôt isolément⁵⁰, tantôt en association avec d'autres épithètes laudatives à l'image de « chère »⁵¹ ou d'« adorée »⁵² – avec des effets de condensation extrêmement prononcés. En attestent ainsi les séquences « pauvre chère vieille [...] pauvre vieille [...] pauvre vieille adorée [...] pauvre mère »⁵³, et « chère pauvre vieille [...] pauvre chère vieille [...] pauvre chère vieille »⁵⁴.

La surdétermination de l'appellatif permet à l'épistolier de dresser des micro-bilans particulièrement significatifs. Grâce aux évaluations dont elle est le sujet, la « bonne mère »⁵⁵, « pauvre tant adorée »⁵⁶, « pauvre chère vieille mère »⁵⁷ et « pauvre adorée de mon coeur »⁵⁸ rend compte du rapport à la fois souffrant et tendre entretenu par Flaubert avec sa mère. Complémentaires, l'intensif et le superlatif contribuent à cette dynamique hyperbolique.

Entre intensif et superlatif

Fort en plaintes, vif en amour, c'est en un crescendo constant que Flaubert accroît l'intensité et l'extensité de ses hommages affectueux. Sur le mode augmentatif, il souligne à tout propos la permanence de l'image maternelle dans son esprit. « J'aurais

43. Lettre à sa mère, 4 décembre 1849, *Corr. I*, p. 546, lettre à sa mère, 12 mars 1850, *Corr. I*, p. 600, lettre à sa mère, 18 octobre 1850, *Corr. I*, p. 698.

44. Lettre à sa mère, 17 mai 1850, *Corr. I*, p. 623, lettre à sa mère, 18 janvier 1851, *Corr. I*, p. 738.

45. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Corr. I*, p. 514.

46. Lettre à sa mère, 18 janvier 1850, *Corr. I*, p. 578.

47. Lettre à sa mère, 25 août 1850, *Corr. I*, p. 673.

48. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr. I*, p. 553.

49. Lettre à sa mère, 15 décembre 1850, *Corr. I*, p. 724.

50. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr. I*, p. 514, lettre à sa mère, 27 octobre 1849, *Corr. I*, p. 516, lettre à sa mère, 3 novembre 1849, *Corr. I*, p. 523, lettre à sa mère, 18 janvier 1851, *Corr. I*, p. 738.

51. Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr. I*, p. 746.

52. Lettre à sa mère, 7 juillet 1850, *Corr. I*, p. 648.

53. Lettre à sa mère, 28 octobre 1849, *Corr. I*, p. 517.

54. Lettre à sa mère, 26 décembre 1850, *Corr. I*, p. 733.

55. Lettre à sa mère, 22 avril 1850, *Corr. I*, p. 618.

56. Lettre à sa mère, 15 avril 1850, *Corr. I*, p. 614.

57. Lettre à sa mère, 4 décembre 1850, *Corr. I*, p. 719.

58. Lettre à sa mère, 2 novembre 1849, *Corr. I*, p. 521.

tant de choses à te dire. [...] Je pense à toi sans cesse, ton idée m'accompagne partout »⁵⁹ assure-t-il à l'intéressée.

L'épistolier-voyageur se revendique adepte du « plus possible » pour en rapporter « davantage » à sa mère⁶⁰. Ce « premier » objet d'amour occupe « toujours », et « tous les matins », ses pensées⁶¹. Aussi prend-il soin de l'embrasser du « plus profond »⁶² de ses sentiments.

C'est dire si – autant sous forme adverbiale que préfixale et lexicale – l'intensif et le superlatif s'écrivent ici en lettres d'or.

Inflation stylistique oblige, Flaubert affectionne les « comme » – adverbe d'intensité exclamatif lui permettant de déterminer un verbe de façon grandiloquente. « Comme tu as dû pleurer ce soir, et moi aussi, va ! »⁶³, « Oh ! comme je t'embrasserai au retour ! »⁶⁴, « Ah ! comme je te regrette ! Comme tout cela te plairait ! »⁶⁵, « Comme nous causerons au retour ! »⁶⁶ sont quelques-uns de ces énoncés déclamatoires par lesquels il confère à la phrase un élan dramaturgique. Et lorsqu'il se mue en outil de comparaison, « comme » trouve un appui logique dans des occurrences de superlatif. Saluant le courage de sa mère d'être allée dîner à l'Hôtel-Dieu de Rouen, Flaubert lui écrit : « Non, tu ne sais pas comme je t'aime pour cette action et quel respect ému ça m'a inspiré pour ta vieille boule. Tu ne pouvais rien faire qui me rendît plus content de toi et qui m'emplît le cœur à ton endroit d'une meilleure et plus haute estime »⁶⁷. Ce duo intensif / extensif est exploité dans la micro comme dans la macrostructure. Le quantitatif ventile le texte à tous les niveaux d'écriture. « Quant à toi, comme je sais que ce n'est pas la qualité mais la quantité qui t'importe, je t'en expédie le plus que je peux. Je te traite en gourmande et non en gourmette (ah ! gourmette, un calembour !) »⁶⁸ ironise l'écrivain. En matière de préfixation verbale, il n'est pas en reste de façon. Flaubert « surembrasse »⁶⁹, « sur-embrasse », voire « 15-embrasse »⁷⁰ sa mère à longueur de lettres. Adepte d'un vocabulaire démesuré, il clame ici et là combien il lui semble n'avoir pas vu la « pauvre chérie » depuis « 10 ans »⁷¹.

Porté sur le haut degré et attiré par l'infini, Flaubert adapte son épistolarité à son tempérament exalté sinon outrancier. Il n'est d'élément textuel échappant à cette emprise. À commencer par la typographie.

59. Lettre à sa mère, 27 octobre 1849, *Corr.* I, p. 516.

60. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 548.

61. Lettre à sa mère, 24 mars 1850, *Corr.* I, p. 610.

62. Lettre à sa mère, 18 janvier 1850, *Corr.* I, p. 579.

63. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

64. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

65. Lettre à sa mère, 14 février 1850, *Corr.* I, p. 588.

66. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 548.

67. Lettre à sa mère, 7 juillet 1850, *Corr.* I, p. 648.

68. Lettre à sa mère, 4 décembre 1850, *Corr.* I, p. 716.

69. Lettre à sa mère, 8 mars 1850, *Corr.* I, p. 597, lettre à sa mère, 15 avril 1850, *Corr.* I, p. 614.

70. Lettre à sa mère, 4 décembre 1850, *Corr.* I, p. 719.

71. Lettre à sa mère, 30 octobre 1849, *Corr.* I, p. 519.

Italique et procédé de soulignement

Caractère s'il en est, l'italique épouse les emportements de l'épistolier contre sa mère. À la fois spectateur de l'inquiétude et acteur du réconfort, Flaubert l'emploie dans ses constats et ses réquisitoires. Mot caressant, directive, procès verbal ou dénégation, l'italique donne le ton de la lettre.

Extrême, Flaubert accentue par l'italique le poids lexical de ses témoignages. Il modalise de la sorte l'intensité sentimentale – « Je t'embrasse comme je t'aime, c'est-à-dire de toute *ma force* »⁷² – et l'exclusivité – « Je t'envoie toutes ces bêtises, chère mère, parce que c'est *toi* »⁷³. À des fins pragmatiques, il utilise l'italique pour guider sa mère épistolièrement – « Écris-moi *toujours jusqu'à nouvel ordre* au Caire »⁷⁴ – mais surtout moralement – « *Ne me cache rien* »⁷⁵, « *fais-toi une raison* »⁷⁶, « *Ne te mange pas le sang* »⁷⁷. Le « dramaturge » adopte cette variante à même de prouver à sa destinataire combien il se soucie de son sort. Par un procédé de surenchère emphatique, l'italique appuie le néologisme – « je suis sûr que tu ne *désinquiétudes* pas »⁷⁸, « je suis bien sûr que tu ne *dépenses* pas à moi »⁷⁹. Attentif, l'épistolier met ainsi en relief ses préoccupations concernant le physique – « J'ai peur que *tu n'aies froid* dans ton voyage »⁸⁰ – et le moral maternels – « Si après l'Égypte, c'est-à-dire au mois de mai prochain, tu sentais que tu en as assez, *que tu n'y tiens plus*, dis un mot [...]. Fais comme tu voudras, je ne dirai rien, pas même dans ma conscience »⁸¹. Tranquillisant, il minore les risques encourus en Orient en assurant à sa mère qu'« *Il n'y a rien* et puis c'est tout »⁸² ou que « Cela se *déferocise* de plus en plus »⁸³. De temps à autre réservé, il invalide certains points de vue de sa correspondante – l'italique se substituant alors à un fragment de discours rapporté. « Ne me parle donc pas de *me pousser* : me pousser à quoi ? qu'est-ce qui me peut satisfaire, si ce n'est la volupté permanente de la table ronde »⁸⁴ s'insurge-t-il depuis Le Caire à l'idée de sa mère qu'il pourrait avoir d'autres activités que la littérature *stricto sensu*.

Par son usage de l'italique, l'écrivain fait montre d'un style en phase avec ses troubles et ses prises de position. Affirmative et jussive, cette typographie caractérielle traduit sa ligne comportementale vis-à-vis de Madame Flaubert. Entre surdétermination de l'appellatif maternel, intensif, superlatif et inclinaison emphatique des lettres, Flaubert fait de l'espace épistolaire un mode de soin à distance.

72. Lettre à sa mère, 7 octobre 1850, *Corr. I*, p. 697.

73. Lettre à sa mère, 24 juin 1850, *Corr. I*, p. 642.

74. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr. I*, p. 548.

75. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Corr. I*, p. 514.

76. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr. I*, p. 515.

77. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr. I*, p. 553.

78. *Ibid.*, p. 549.

79. Lettre à sa mère, 24 mars 1850, *Corr. I*, p. 610.

80. Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr. I*, p. 744.

81. Lettre à sa mère, 3 février 1850, *Corr. I*, p. 581.

82. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr. I*, p. 550.

83. Lettre à sa mère, 3 mars 1850, *Corr. I*, p. 593.

84. Lettre à sa mère, 3 février 1850, *Corr. I*, p. 585.

Un art de la parole curative

Voilà, il me semble, une longue lettre, pauvre chère vieille : qu'elle t'arrive vite, qu'elle te remonte, qu'elle te fasse du bien, comme un bon vent frais, ranimant.⁸⁵

Face à une mère dont la seule perspective qu'elle puisse «manger seule »⁸⁶ suffit à l'effrayer, Flaubert multiplie les prévenances. Afin de parer aux « funèbres rapprochements »⁸⁷ rythmant ses journées, à tous ces signes matériels rendant un sentiment d'absence si prégnant – à l'image du cabinet vide de Croisset –, il déploie un réseau d'images affectives. L' impatient⁸⁸ réclame sans cesse des nouvelles. Il imagine sa mère « tourmentée », « malade », pleurant un fils perdu dans l' « espace vide » d'une carte⁸⁹ au fil de journées, de semaines et de mois eux-mêmes « bien vides »⁹⁰. C'est pourquoi il met en place dans la lettre un protocole thérapeutique.

Lorsque sa mère est mortellement soucieuse, Flaubert pratique l'embrassade extrême de ses « joues creuses »⁹¹, celle qui procède par étouffement⁹² ou par répétition hyperbolique⁹³. Ce geste signant le caractère inexorablement fusionnel de leur relation. Ailleurs, il lui assure souhaiter se mettre sous pli pour enfin la retrouver⁹⁴ et l'embrasser – ou bien mandate-t-il symboliquement ses « lignes » épistolaires⁹⁵ à cet effet. Dans un sens comme dans l'autre, la lettre-baume a valeur de trait d'union. Elle est « figure »⁹⁶ sensible de l'absente mais aussi « pont » entre les correspondants⁹⁷. L'image affective y est un dispositif formel assurant la connexion entre deux ordres de pensée : l'ordre filial (Flaubert imagine toujours sa mère au plus mal) et l'ordre maternel (Madame Flaubert croit son fils en danger). Elle guérit l'un comme l'autre de leurs psychoses respectives en unifiant leurs angoisses. « Je n'ai rien à te dire si ce n'est que je t'embrasse »⁹⁸ résume l'écrivain. Parfois vide d'informations nouvelles, l'épistolaire est toujours porteur d'un réconfort actif, de ces « deux choses » essentielles au maintien du lien affectif : « que je me porte toujours bien et que je pense toujours à toi »⁹⁹.

Relevant d'une esthétique du discontinu formel et du continu thématique, la lettre thérapeutique joue sur des effets d'annonce et de rappel. Entre rétrospective – « je t'en ai écrit une de Lyon »¹⁰⁰ –, actualisation – « celle-ci, que je t'écris maintenant »¹⁰¹ – et

85. Lettre à sa mère, 22 avril 1850, *Corr.* I, p. 617-618.

86. Lettre à sa mère, 28 octobre 1849, *Corr.* I, p. 517.

87. Lettre à sa mère, 4 décembre 1849, *Corr.* I, p. 546.

88. Lettre à sa mère, 25 août 1850, *Corr.* I, p. 669.

89. Lettre à sa mère, 15 avril 1850, *Corr.* I, p. 613.

90. Lettre à sa mère, 3 mars 1850, *Corr.* I, p. 593.

91. Lettre à sa mère, 25 août 1850, *Corr.* I, p. 673.

92. Lettre à sa mère, 17 novembre 1849, *Corr.* I, p. 530, lettre à sa mère, 22 novembre 1849, *Corr.* I, p. 531.

93. Lettre à sa mère, 7 novembre 1850, *Corr.* I, p. 701.

94. Lettre à sa mère, 3 novembre 1849, *Corr.* I, p. 522.

95. Lettre à sa mère, 17 mai 1850, *Corr.* I, p. 623.

96. Lettre à sa mère, 22 novembre 1849, *Corr.* I, p. 531, lettre à sa mère, 3 février 1850, *Corr.* I, p. 586.

97. Lettre à sa mère, 18 janvier 1850, *Corr.* I, p. 578.

98. Lettre à sa mère, 18 octobre 1850, *Corr.* I, p. 698.

99. Lettre à sa mère, 26 décembre 1850, *Corr.* I, p. 733.

100. Lettre à sa mère, 2 novembre 1849, *Corr.* I, p. 519.

101. *Ibid.*

dessein – « je t'écrirai encore demain, et mercredi prochain je t'écrirai de Malte »¹⁰² –, l'acte épistolaire est paradoxalement distendu pour resserrer le lien maternel. Cette relation enferme les correspondants dans un temps cyclique et une écriture automatique – « Ainsi, 48 heures après que tu auras reçu ma lettre je serai occupé à t'en envoyer une autre »¹⁰³, « Dans 72 heures, je t'écrirai de Malte »¹⁰⁴. C'est dire si la lettre à la mère est structurée par une aliénation à géométrie variable comme par la souffrance ambivalente des séparations et des retrouvailles.

Le désir d'isolement de Flaubert – est lié à sa trop grande proximité avec sa mère. Le voyageur rêve d'être détaché d'elle tout en sacralisant une relation de dépendance passée, présente et future.

Passéiste, l'écrivain pratique l'analepse dès le début de son voyage. Sur le mode regrettant, il distingue les périodes grâce à des modalisateurs temporels – « Une journée de passée [...] comme tu as dû t'ennuyer aujourd'hui [...]. J'attends demain matin une lettre de toi »¹⁰⁵ soupire-t-il alors qu'il n'est encore qu'à Paris. Il confronte également les lettres, leur attribuant la valeur de point de repère chronologique – « Je me rappelle ma première lettre écrite dans la nuit de Paris sur la table de Maxime, quelques heures après t'avoir quittée. Dans autant de temps que cela nous ne serons pas loin de nous serrer dans les bras l'un de l'autre »¹⁰⁶ estime-t-il depuis l'Égypte.

Dans l'instant, Flaubert ne profite pas pleinement de son voyage dans la mesure où il pense toujours à sa mère. Depuis Beyrouth, il lui assure : « Ah ! pauvre mère, tiens, dans ce moment-ci, j'en ai les yeux humides en pensant que tu n'es pas là, que tu ne jouis pas comme moi de toutes ces belles choses, toi qui les aimes tant ! Que j'aurais du plaisir à voir ta pauvre mine, ici, à mes côtés, s'ébahissant de ces prodigieux paysages »¹⁰⁷. La journée épistolaire est découpée en une succession de découvertes projetées sur l'écran intime du souvenir. « Si tu savais, chère vieille, combien de fois par jour, en voyant de belles choses, je te regrette et me figure ta mine garnie de lunettes, s'ébahissant à mes côtés »¹⁰⁸ observe-t-il au Caire. L'écriture de Flaubert court sur l'erre de la séparation afin de retrouver l'image de l'absente. Elle se défie de la distance et restaure par la représentation le lien fusionnel aboli – « il me semble toujours que tu es près de moi, que nous ne sommes pas loin et que, si je voulais, je ne serais pas longtemps à te voir »¹⁰⁹. Inscrite dans un temps cyclique, celui du présent de l'inquiétude, la difficulté de la séparation se voit matérialisée par une scansion de micro-crisis affectives – « J'éprouve parfois des appétits de te voir qui me saisissent tout à coup comme des crampes de tendresse ; puis le voyage, la distraction de la minute présente fait passer cela »¹¹⁰ poursuit Flaubert. Au gré d'un mouvement alternatif, l'espace de la pensée épistolaire se constitue dans la mise en relation des maux partagés.

102. *Ibid.*

103. *Ibid.*

104. Lettre à sa mère, 3 novembre 1849, *Corr.* I, p. 522.

105. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

106. Lettre à sa mère, 22 avril 1850, *Corr.* I, p. 618.

107. Lettre à sa mère, 26 juillet 1850, *Corr.* I, p. 657.

108. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 548.

109. Lettre à sa mère, 24 mars 1850, *Corr.* I, p. 610.

110. *Ibid.*

Entre intensif et extensif, l'écrivain avance à sa mère : « Si tu penses à moi sans cesse, ton souvenir m'accompagne partout »¹¹¹.

Prospectif, il n'est guère plus individualiste dans sa façon de vivre la découverte. Tous ses projets semblent aimantés à la figure maternelle. Depuis Athènes, et à la perspective de voir sa mère le rejoindre en Italie, il se projette dans une âme troublée dont il pressent les griefs paralysants :

quand nous serons tous les deux tout seuls, et que Maxime sera parti [...], quand nous serons tous les deux seuls, et que tu resteras à la maison parce que je serai parti toute la journée courir dehors [...], tu feras dans ton for intérieur des petits monologues dans le genre de ceux-ci : « Pas encore rentré ! Toujours sorti sans moi. Ah ! comme on prend l'habitude de vivre sans vous en voyage », et allant crescendo : « Ah ! il ferait bien mieux de me dire que je le gêne. S'il avait autant de plaisir à me voir que j'en ai, moi, à être avec lui, il resterait. », etc., etc.¹¹²

Tout se passe comme s'il entretenait en permanence – et avec une complaisance certaine – son assujettissement. Jalonnée de modalisateurs temporels, sa phrase est construite au gré d'une chronologie trouvant au final un horizon dans l'esquisse des retrouvailles. Ainsi en est-il le 17 mai 1850 : « Déjà un an ! il me semble que c'était hier. Dans autant de temps il y aura bien des mois que je serai de retour. [...] Comme tu comptes les jours. Mais ne vois-tu pas que leur nombre diminue, que l'instant du retour se rapproche. L'hiver prochain nous serons de nouveau réunis sous la lampe, au coin du feu »¹¹³. L'évaluation aléatoire partage les énoncés entre analepse et prolepse, mesure de l'absence et promesse de rapprochement – « En voilà 8 de passés » / « je t'embrasserai dans 7 mois »¹¹⁴, « Oh ! te rappelles-tu comme nous étions tristes ! » / « je te ferai de beaux récits de voyage, nous causerons du désert au coin du feu ; je te raconterai mes nuits sous la tente, mes courses au grand soleil ... et nous nous embrasserons »¹¹⁵, « trois mois de passés » / « Voilà le printemps bientôt, puis l'été, puis l'automne ; à l'entrée de l'hiver je t'annoncerai mon retour »¹¹⁶, « Voilà bientôt six mois que je suis parti » / « dans six mois je ne serai pas loin du retour »¹¹⁷.

Virtuose du « bientôt »¹¹⁸ et du « prochain »¹¹⁹, Flaubert emploie l'épistolaire à la manière d'un chronographe – il mesure le temps – et d'un calculateur – il effectue des opérations arithmétiques. « Songe donc, pauvre mère, que 5 est le tiers de 15. Tu me reverras au mois de février prochain. C'est encore l'été et l'hiver à passer »¹²⁰ rappelle-t-il à sa mère

111. Lettre à sa mère, 3 février 1850, *Corr.* I, p. 586.

112. Lettre à sa mère, 18 janvier 1851, *Corr.* I, p. 736-737.

113. Lettre à sa mère, 17 mai 1850, *Corr.* I, p. 623.

114. Lettre à sa mère, 24 juin 1850, *Corr.* I, p. 643.

115. Lettre à sa mère, 27 octobre 1849, *Corr.* I, p. 516.

116. Lettre à sa mère, 18 janvier 1850, *Corr.* I, p. 579.

117. Lettre à sa mère, 15 avril 1850, *Corr.* I, p. 613.

118. Lettre à sa mère, 26 décembre 1850, *Corr.* I, p. 733.

119. Lettre à sa mère, 24 mars 1850, *Corr.* I, p. 610.

120. *Ibid.*

depuis Ipsamboul. Dose de promesse et modalités de son administration, la perspective chronologique est un traitement dont l'épistolaire régule la posologie.

L'état de santé moral et physique de Madame Flaubert est un motif récurrent dans l'imaginaire des lettres orientales. À Croisset, le spectacle quotidien de l'intéressée nourrissait déjà le malaise existentiel de l'écrivain. En Orient, le discours sur les maux est au coeur de son approche de la séparation. Structuré par une rhétorique de la consolation, il partage l'épistolaire entre balancement intersubjectif et conjecture fusionnelle.

Madame Flaubert s'inquiète d'un fils lui-même inquiet de sa mère. L'ambivalence de cette angoisse est nettement marquée dans la lettre. En toute alternance, à l'intérieur des propositions comme entre elles, l'épistolier partage ses énoncés entre hypothèse mortifiante et constat souffrant, égocentrisme et « maternocentrisme ». À cette fin, il associe les embrayeurs d'énonciation avec les pronoms personnels représentants et les déterminants possessifs. « Ça me serait un remords épouvantable » ↔ « si ce voyage te faisait trop de mal »¹²¹, « Ce n'est pas de moi que je suis inquiet en partant » ↔ « J'ai peur que ce voyage ne te rende malade »¹²², « je multiplie mes lettres dans la crainte que plusieurs ne soient perdues » ↔ « Je ne sais pourquoi en effet j'ai le pressentiment qu'il s'en égare beaucoup, et que tu dévores d'inquiétudes ton pauvre coeur »¹²³, « Le plaisir du voyage ne me fait pas t'oublier » ↔ « es-tu bien triste ? à quoi passes-tu ton temps ? »¹²⁴, « Oh non, va, je reviendrai » ↔ « Tu ne peux pas être malade, car un fort désir fait vivre »¹²⁵. La complicité de Madame Flaubert et de son fils est scellée par cette réversibilité anxiogène. C'est pourquoi il arrive à l'épistolier d'investir totalement les tourments de son Alter ego. La relation intime se décline alors en projections psychiques témoignant d'une grande intelligence du féminin maternel.

Rongé « à belles dents »¹²⁶ par une interruption de correspondance, dévorant « comme un affamé »¹²⁷ les lettres sitôt qu'elles lui parviennent, Flaubert est un prédateur épistolaire de premier ordre quand il s'agit d'entretenir le contact avec sa mère. Troublé jusqu'à en perdre le sommeil¹²⁸, traversé de remords, il ouvre son écriture sur l'imaginaire supposé de sa correspondante. Convaincu que son voyage conforte le malheur d'une femme qui, estime-t-il, en a « déjà bien »¹²⁹, l'écrivain cultive l'apparence et la probabilité à des fins phatiques. Aussi affectionne-t-il les formules hypothétiques – « Ce ne serait pas la peine d'être venue à Nogent si tu devais vivre confinée dans ton logement »¹³⁰, « mets cette considération de côté si tu veux »¹³¹, « comme

121. Lettre à sa mère, 25 - 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

122. Lettre à sa mère, 26 octobre 1849, *Corr.* I, p. 514.

123. Lettre à sa mère, 8 mars 1850, *Corr.* I, p. 596.

124. Lettre à sa mère, 12 mars 1850, *Corr.* I, p. 599.

125. Lettre à sa mère, 15 avril 1850, *Corr.* I, p. 613.

126. Lettre à sa mère, 3 novembre 1849, *Corr.* I, p. 522.

127. Lettre à sa mère, 7 juillet 1850, *Corr.* I, p. 648.

128. Lettre à sa mère, 26 octobre 1850, *Corr.* I, p. 698.

129. Lettre à sa mère, 22 novembre 1849, *Corr.* I, p. 531.

130. Lettre à sa mère, 28 octobre 1849, *Corr.* I, p. 517.

131. Lettre à sa mère, 25 août 1850, *Corr.* I, p. 671.

si tu avais peur de parler. [...] Il me semble que tu es très triste et que tu te contrains pour ne rien dire »¹³² – et le futur – forme idoine afin d’ « encourager pour l’avenir »¹³³ et de dresser des perspectives : « Ce temps [...] te semblera avoir passé vite [...] tu ne te rappelleras plus alors que l’uniformité de ton inquiétude »¹³⁴, « S’il meurt ou languit [le magnolia], tu regarderas cela comme de mauvais présages, et voilà ma bonne femme partie et perdant la boule »¹³⁵.

Prompt à imaginer les « tas de dangers » qu’il encourt dans la « cervelle »¹³⁶ maternelle, l’écrivain exploite ces modalités autant pour anticiper les dérives de Madame Flaubert que pour prévenir les siennes – les appréhensions de l’un fécondant la peur de l’autre dans la logique du lien matriciel.

Conclusion

Nous voilà arrivés au terme de notre voyage, chère vieille mère. Dans quatre jours nous nous embarquons pour Brindisi. Là, nous rentrons dans les conditions du touriste ordinaire. C’est fini quant au vrai voyage. [...] C’est donc à la fin du mois prochain, pauvre mère tant aimée, que nous nous reverrons. – Nous allons compter non plus seulement par mois, mais par semaines et par jours.¹³⁷

Entre Flaubert et sa mère, la relation fusionnelle apparaît telle une troisième donnée constitutive aussi bien de la personnalité de l’écrivain que de son écriture. Cette instance structure l’espace épistolaire, ses *topoi* affectifs, son dispositif pragmatique. Dans cette correspondance, l’homme de lettres refuse de s’affranchir d’un idéal symbiotique.

Ce binôme mère-fils est le facteur déterminant de ses déchirants examens de conscience. Depuis les travaux de Klein¹³⁸, on sait que la dualité de la relation maternelle – simultanément vitale et mortifère – est susceptible de jeter l’enfant dans un deuil irrémédiable. Créatrice d’une identité fragmentée et projective, cette appréhension du manichéisme maternel fait dériver l’adulte vers des phases dépressives. L’individu refuse et se refuse à la réalité. Chez Flaubert, cette pathologie est à l’origine d’une fuite du réel et – consécutivement – d’un refuge dans la fiction. Comme le remarque Lacan¹³⁹ le sujet enfermé dans le désir féminin ne peut aboutir à une véritable triangulation œdipienne. Dans le cas de l’écrivain, tout se passe comme si sa mère, incapable de le frustrer, avait organisé son développement dans une recherche d’assimilation avec ses propres désirs. Ce qui se révèle être l’origine et la définition même de l’aliénation puisque le faux-moi s’abîme dans l’Autre. Flaubert demeure nostalgique d’un temps et d’un espace – sa vie passée à Croisset – où Madame Flaubert répondait à toutes ses attentes. « Après mon retour, je reprendrai ma bonne et belle vie de travail, dans mon grand cabinet, sur mes bons

132. Lettre à sa mère, 23 février 1850, *Corr.* I, p. 591.

133. Lettre à sa mère, 5 janvier 1850, *Corr.* I, p. 556.

134. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 548-549.

135. Lettre à sa mère, 5 janvier 1850, *Corr.* I, p. 560.

136. Lettre à sa mère, 14 décembre 1849, *Corr.* I, p. 549.

137. Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr.* I, p. 744.

138. Klein, M., *La psychanalyse des enfants*. Presses universitaires de France, 2001, p. 24.

139. Lacan, J., *Le transfert 1960-1961, Livre VII*. Éditions du Seuil, 2001, p. 261.

fauteuils, auprès de toi, ma pauvre vieille, et ce sera tout »¹⁴⁰ promet-il depuis Le Caire. Il ancre ainsi son imaginaire relationnel dans l'ordre du désir assouvi – et par conséquent de l'égoïsme¹⁴¹. C'est pourquoi les rôles et les fonctions relationnels de l'« aliéné » restent flous.

Tirillé entre son Moi et son *Alter ego* maternel, Flaubert n'a guère de disponibilité pour autrui. Sa sociabilité se limite – hormis la fréquentation de quelques *happy few* – au « contact » dégoûté d'un monde lui donnant avant tout l'envie de rentrer dans sa « coquille »¹⁴². Centré sur sa mère, l'épistolier est un tétraplégique de l'amour¹⁴³. En témoignage, depuis Constantinople, son serment d'inféodation affective :

Non, non, quand je pense à ta bonne mine si triste et si aimante, au plaisir que j'ai de vivre avec toi, si pleine de sérénité et d'un charme si sérieux, je sens bien que je n'en aimerai jamais une autre comme toi, va, tu n'auras pas de rivale, n'aie pas peur. Les sens ou la fantaisie d'un moment ne prendront pas la place de ce qui demeure enfermé au fond d'un triple sanctuaire. On chiera peut-être sur le seuil du temple. Mais on n'entrera pas dedans.¹⁴⁴

Le premier objet d'amour de Flaubert demeure maternel. Et le dépassement de cet attachement s'avère impossible. Cette femme – avec laquelle il partage son quotidien et à laquelle il ne présente aucune conquête – est un pôle affectif au magnétisme fatal. Incapable de se libérer de ce féminin castrateur, Flaubert se prend donc à rêver d'assimilation et de transfert. « Je faisais la grisette et Maxime, simulant le turlourou, me faisait la cour, c'était bien gentil. Il me complimentait sur mes petites menottes et moi je le repoussais en lui disant que je n'aimais pas l'odeur du tabac »¹⁴⁵ ironise-t-il. « Maxime me surveille et me soigne comme son enfant. Je crois qu'il me mettrait sous verre, s'il le pouvait, de peur qu'il ne m'arrive quelque chose »¹⁴⁶ poursuit-il depuis Alexandrie. Cette disponibilité de l'écrivain à être courtisé et protégé traduit une sensibilité toute féminine aux attentions d'autrui – et *a fortiori* une difficulté à assumer pleinement sa masculinité.

L'identité sexuelle de Flaubert est menacée par la tentation permanente de la régression féminine – au sens de retour à la mère. Ce qui explique pourquoi ses lettres orientales sont ponctuées d'appropriations très marquées. Ainsi en est-il lorsque – pour contester l'idée de sa mère selon laquelle il devrait trouver « une petite place » – il lui assure n'avoir d'autre ambition que d'être « plus près de toi, plus à toi »¹⁴⁷. Cette posture comportementale est celle de l'unification. Parfois, elle s'infléchit curieusement vers le registre conjugal. Le 17 mai 1850, entre Kaft et Keneh, l'écrivain écrit à sa mère à la

140. Lettre à sa mère, 3 février 1850, *Corr.* I, p. 584.

141. Pinel, F., *Le rapport au féminin et l'espace épistolaire dans la Correspondance de Gustave Flaubert*, op. cit., p. 495.

142. Lettre à sa mère, 4 décembre 1850, *Corr.* I, p. 719.

143. Pinel, F., *Le rapport au féminin et l'espace épistolaire dans la Correspondance de Gustave Flaubert*, op. cit., p. 150.

144. Lettre à sa mère, 15 décembre 1850, *Corr.* I, p. 720.

145. Lettre à sa mère, 18 janvier 1851, *Corr.* I, p. 738.

146. Lettre à sa mère, 22 novembre 1849, *Corr.* I, p. 536.

147. Lettre à sa mère, 23 février 1850, *Corr.* I, p. 591.

façon d'un mari séparé de sa femme et de son enfant : « Mais ce que je vois le plus, c'est toi, pauvre chérie, toute seule dans cette grande maison et dans ce grand jardin, regardant jouer la petite qui court et halète sur le gazon. Comme tu as la mine triste ; comme tu penses à moi »¹⁴⁸. Enfant et adulte, fils et époux, homme tout à la fois vulnérable et fort, il est aussi – et peut-être avant tout – un père de famille. Tantôt s'agit-il de précautions vestimentaires concernant Madame Flaubert :

Prends-y bien garde (de prendre froid). Crois-en mon expérience et ne te fie nullement à la chaleur des pays chauds. Fais-moi le plaisir, je te le demande en grâce, de te faire faire des ceintures de ventre en flanelle. Emporte une chancelière pour tes pieds. [...] Munis-toi bien de vêtements chauds, manchon, manteau, etc. [...]. Songe qu'à bord des bateaux à vapeur il n'y a pas de feu. [...] Crois-moi, bonne vieille mère, je n'exagère rien. Suis mes conseils.¹⁴⁹

Tantôt des directives pédagogiques au sujet de sa nièce se voient abordées : « Je me résume : prends quelqu'un pour lui apprendre l'anglais et les premiers éléments généraux. Mêlé-toi de tout cela le plus que tu pourras toi-même, et surveille le caractère et le bon sens [je donne au mot l'acception la plus large] de la personne »¹⁵⁰. Caroline constitue le dénominateur commun du couple mère / fils. Son éducation leur incombant, la relation première de l'écrivain avec sa mère se voit surdéterminée par une relation père / mère. Face à cette superposition des responsabilités interpersonnelles, à ces transferts ambigus d'attachements, l'inflation passionnelle est inévitable. La triangulaire est synonyme de fusion autant que de confusion. En atteste le dilemme opposant Flaubert à sa mère sur le fait qu'elle vienne le rejoindre à Naples. « Ici commence la question principale : *Je ne suis pas d'avis que tu laisses Lilinne*. [...] Si tu crois que tu ne dois pas l'emmener, ce que je ne crois nullement, je reviendrai en France au printemps, au mois de mai, le plus tôt possible »¹⁵¹ argumente-t-il depuis Constantinople.

Dominé dominant, l'écrivain impose autant que possible son autorité. Fils d'une mère possessive, « père » d'une femme âgée, conjoint d'une veuve, figure paternelle de sa nièce, il ne peut céder à Madame Flaubert sous peine de sombrer définitivement dans l'aliénation affective. Dans le contexte déstabilisant du voyage en Orient, il évolue avec pragmatisme dans la lettre au féminin. L'expressionniste détermine la valeur de la représentation en fonction de l'intensité de ses formules. Acteur de sa stratégie de parole, il écrit pour agir, accomplir et tenter de faire accomplir. Aussi s'adresse-t-il à sa mère en terme d'action, d'interaction et de transaction afin de modaliser des liens de dépendance, d'interdépendance et d'influence réciproque.

148. Lettre à sa mère, 17 mai 1850, *Corr. I*, p. 623.

149. Lettre à sa mère, 9 février 1851, *Corr. I*, p. 744.

150. Lettre à sa mère, 24 novembre 1850, *Corr. I*, p. 712.

151. Lettre à sa mère, 14 novembre 1850, *Corr. I*, p. 702-703.